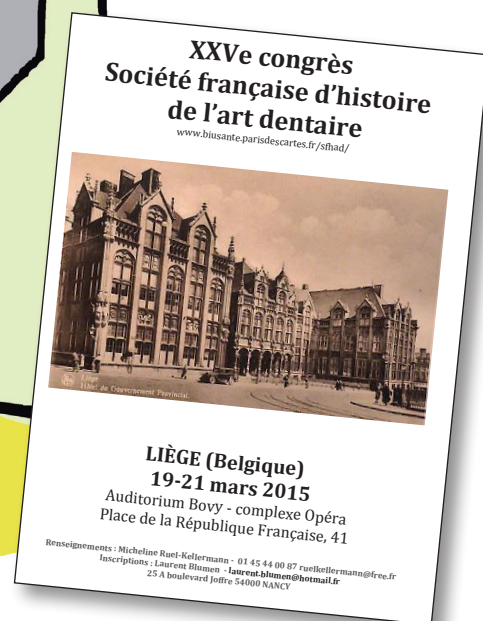
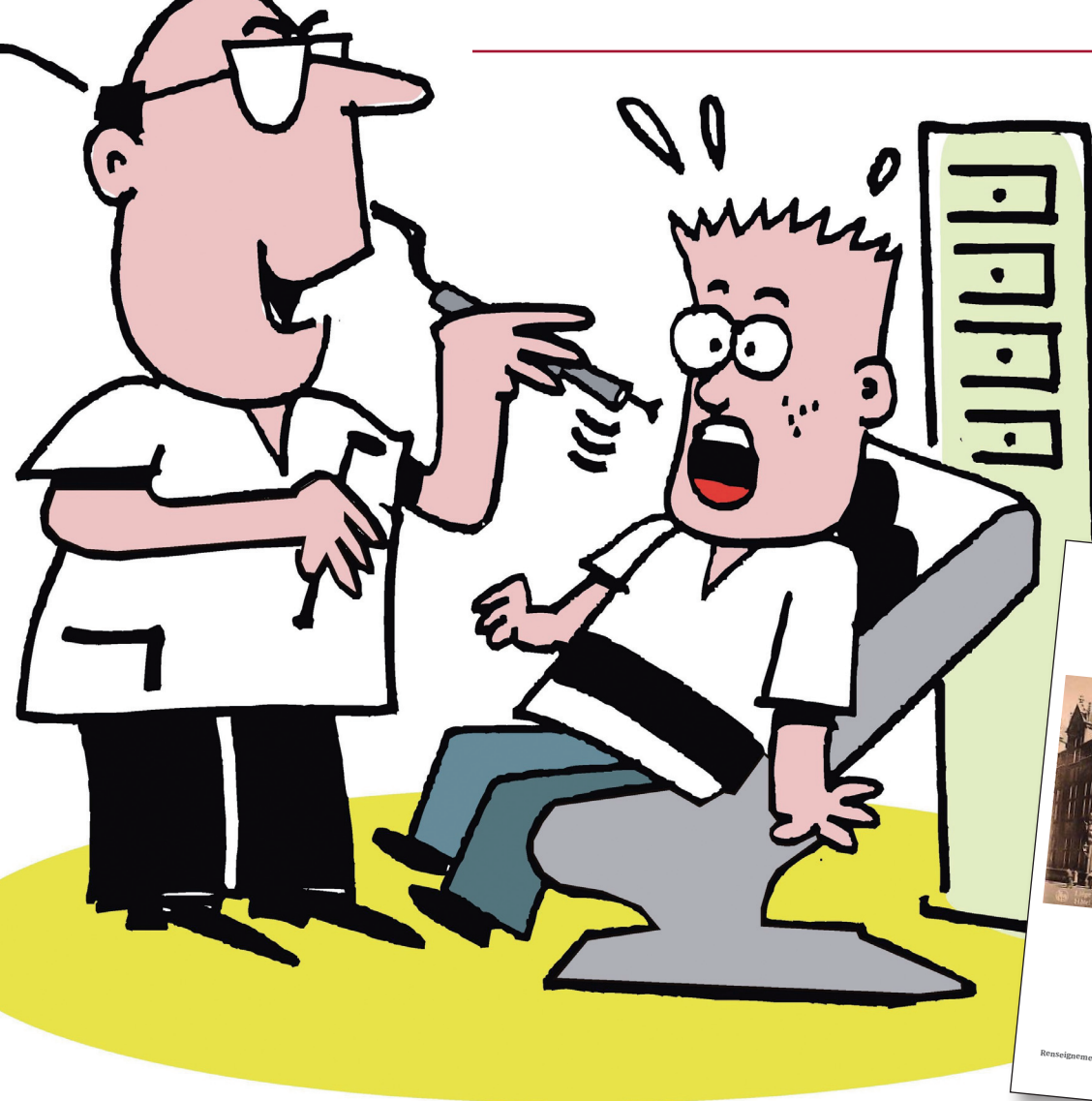




Le dentiste dans les cases du 9^e art

Cette année, le congrès annuel de la Société Française d'Histoire de l'Art Dentaire s'est déroulé à... Liège du 19 au 21 mars. Le choix de la Belgique pour fêter le 25^e congrès était-il fortuit ? Peut-être pas. En effet, la matinée du samedi à laquelle le JOD a participé était en grande partie dédiée à la représentation de l'Art dentaire dans la bande dessinée. Or, Tintin, Blake et Mortimer, Cédric, Spirou et beaucoup d'autres ne sont-ils pas nos compatriotes ? Les passionnés Jean-Pascal Durant, Rémi Esclassan et Pierre Gobbe-Maudoux ont rassemblé de nombreuses planches concernant les dentistes et ont tiré le bilan de 175 ans de bandes dessinées.

• Sigrid VANNUFFEL, Alexandre DEBEHOGNE

La représentation de l'Art dentaire dans la BD comprend le dentiste, mais aussi le patient et sa réaction face au praticien souvent considéré comme un bourreau, ainsi que le cadre de rencontre entre ces deux acteurs, à savoir le cabinet.

Tous ces aspects sont dessinés en se basant sur les clichés et les idées préconçues : la peur du dentiste, le rituel matinal du brossage de dents, les bonbons en tant que cause attitrée des caries...

L'image du praticien

La représentation du dentiste dans la BD évolue au cours de l'Histoire. Dans les dessins du XIX^e siècle, on ne s'étonnait pas de voir les praticiens revêtant des peignoirs ou autres tenues de chambre, mal coiffés et fumant la pipe pendant qu'ils soignaient leurs patients. Les personnages ne semblaient absolument pas prêter attention à l'hygiène. Dans les représentations britanniques, les

dentistes s'habillaient d'une redingote. Il faut attendre le XX^e siècle pour que les blouses blanches fassent leur apparition dans la BD.

Le cabinet : entre angoisse et douleur

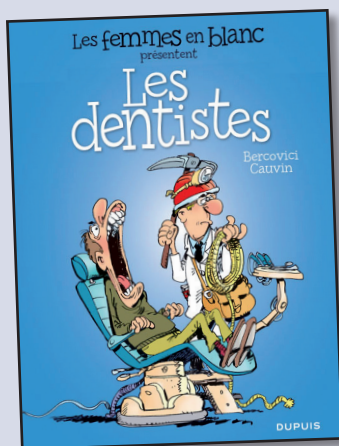
L'univers du dentiste représenté dans les bandes dessinées colle assez fidèlement à la réalité. Les dessinateurs tracent dans >>>

>> leurs moindres détails le fauteuil et ses mécanismes, la lampe scialytique, le reste de l'équipement et parfois même les instruments. Cette précision prouve la réelle démarche documentaire des auteurs. Par contre, la salle d'attente, lieu de toutes les angoisses, nous fait retourner dans le cliché : des cris s'échappent du cabinet très peu isolé, des regards apeurés s'échangent entre les patients qui attendent en nombre. Parce que oui, dans la BD, une salle d'attente bien remplie est le signe de la bonne qualité des prestations. Soudain, un patient se palpant la mâchoire sort du cabinet, salle de torture, et le dentiste apparaît dans l'entrebâillement de la porte en appelant "Au suivant !".

Le patient terrifié

Le patient incarne l'angoisse. Souvent, il refuse le soin le plus longtemps possible et va même jusqu'à pratiquer l'automédication à l'aide d'ingénieux mécanismes, qui ne tardent pas à provoquer le rire. Parfois, il tente aussi d'apaiser la douleur irradiante en se soûlant. Pour représenter le mal de dents, les dessinateurs recourent à des signes conventionnels : petites étoiles, ruban noué au-dessus de la tête comme un œuf de Pâques, difficulté à parler et onomatopées. Le patient retarde le moment de sa confrontation avec le dentiste jusqu'à ce que la douleur prenne le pas sur la peur. Pour finir, la dent est avulsée cliniquement et, soulagé, le patient remercie son sauveur. Vient alors la partie moins drôle pour le patient, mais cocasse pour le lecteur, du règlement des honoraires.

Le fameux Bercovici et Cauvin : parfaite illustration des clichés et autres idées préconçues au service d'un rire accessible, le tout à la sauce de l'École de Marcinelle. Épuisé.



L'acte médical et les soins cliniques

Une fois le patient assis dans le fauteuil, les scénaristes et dessinateurs laissent galoper leur imagination pour mettre en scène des situations les plus comiques les unes que les autres. D'emblée, l'anesthésie déclenche le rire : si le patient ne se montre pas docile à la vue de la seringue, le dentiste a parfois recours à des techniques peu éthiques, comme par exemple... l'assommement. Il lui arrive aussi d'utiliser le gaz MEOPA pour endormir son patient ou, pourquoi pas, pour son usage personnel.

L'extraction n'est pas moins drôle : le dentiste se transforme en forgeron, tient une tenaille ou une clé anglaise dans sa main, fait pivoter l'instrument dans la bouche du patient tandis que les jambes de ce dernier gesticulent violemment sur le fauteuil.

Jamais cependant on ne voit l'acte en lui-même. Jamais non plus une goutte de sang ne coule dans les BD européennes, à l'inverse des mangas, plus fidèles à la réalité et plus penchés sur l'hémoglobine. La dent extraite est ensuite présentée comme un trophée.

Les couronnes en or, les prothèses-piranhas et les bouches emprisonnées par des appareils d'orthodontie barbares, sont d'autres sources d'inspiration pour les auteurs.

Tous les moyens sont bons pour faire rire le lecteur. Les dessinateurs poussent les préjugés populaires à leur paroxysme, tout en insérant leurs gags dans un environnement crédible, documenté et dépeint avec précision. Leur but est sans nul doute de provoquer l'hilarité, mais aussi, dans certains cas, de tirer une morale éducative.

Le mal de dents est universel ; c'est pourquoi il trouve sa place dans la bande dessinée depuis les origines de celle-ci. Désormais, la BD a évolué et s'est adaptée à la réalité : les praticiens représentés sont plus jeunes, plus loquaces et moins cruels. Les femmes dentistes ont également fait leur entrée dans le monde du dessin.

La BD suivra encore probablement de près l'évolution de l'Art dentaire — et tant qu'il y aura des caries, des prothèses et des seringues, il y aura une place pour la dentisterie dans le neuvième art. ♦



La Société Française d'Histoire de l'Art Dentaire (SFHAD), à laquelle Pierre Fauchard prête ses traits en guise de logo, est une association créée en 1949 dans le but de rendre hommage aux dentistes d'antan. Elle encourage l'avancement et la divulgation des connaissances concernant l'histoire de l'Art dentaire.

Pour ce faire, la société a recueilli, au fil des années, la mémoire, les documents ainsi que les produits, les instruments, le matériel et le mobilier relatifs à l'Art dentaire. Grâce aux documents et aux objets récoltés, les membres réalisent des colloques et mettent sur pied un musée virtuel destiné à l'Histoire de l'Art dentaire (www.biusante.parisdescartes.fr/sfhad/). Cherchant à défendre le patrimoine matériel des dentistes d'autrefois, les membres de la société récupèrent des fauteuils, des tours à dents et d'autres objets trop souvent laissés à l'abandon, et les incluent dans la base de donnée du musée virtuel. Ce site est destiné à suppléer l'absence de musée consacré à la dentisterie en France, considérée par la SFHAD comme déplorable.

Un congrès est organisé chaque année dans une ville différente. Cette année, le congrès s'est tenu pour la première fois en Belgique (à Liège). La SFHAD s'exporte également via ses membres, qui participent à d'autres congrès ou colloques français et étrangers, où ils soulignent l'importance de l'aspect historique dans la pratique de l'Art dentaire. ♦

Des Belges et des dents

L'édiction liégeoise du congrès de la SFHAD fut aussi l'occasion de rappeler que quelques concitoyens du plat pays furent impliqués dans le développement de la dentisterie. Une partie de la journée du vendredi fut ainsi consacrée à la présentation de travaux sur ce thème, qui intéressait et intriguait l'auditoire local. Et les conférenciers Marguerite Zilmer et Gérard Braye ont tenu toutes leurs promesses. Rencontres et morceaux choisis.

• Recueillis par S.V. et A.D.



Marguerite Zimmer

— Quelles étaient les méthodes anesthésiques au XIX^e siècle ?

"Dans les années 1840, différentes méthodes anesthésiques étaient pratiquées. La première était l'inhalation du protoxyde d'azote (ou gaz hilarant), testée en 1844 par le chirurgien-dentiste Horace Wells. Utilisé à de nombreuses reprises, le gaz prouva son efficacité jusqu'au jour où une anesthésie se solda d'un échec. Mais son utilisation reprit à partir de 1862.

La deuxième consistait à inhaler des vapeurs d'éther sulfurique. Cette méthode se répandit largement en Europe à partir de 1846 grâce à la démonstration du dentiste William Thomas Green Morton lors de l'opération d'une tumeur au cou.

La troisième technique anesthésique se basait sur l'inhalation de chloroforme. Testée pour la première fois en 1847 par James Young Simpson pour soulager les douleurs de l'accouchement, cette méthode fut appliquée en dentisterie par Francis Brodie Imlach, pour procéder à l'extraction de plusieurs dents.

Toutefois, les anesthésies à l'éther et au chloroforme, bien que populaires, causèrent de nombreux décès et poussèrent les scientifiques et les chirurgiens à trouver d'autres solutions pour annihiler la souffrance opératoire, ce qui marqua le retour du protoxyde d'azote.

Enfin la quatrième méthode rencontrée au XIX^e siècle consistait à amoindrir la sensibilité dentinaire et à diminuer l'intensité de la douleur grâce à l'hydrochlorate de cocaïne..."

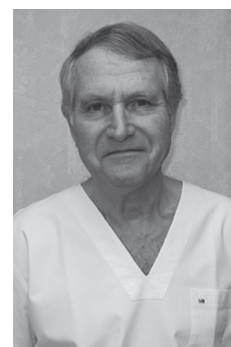
— En quoi les Belges ont permis le développement de ces techniques ?

"Isaiah Alex (1803-1873), d'origine britannique, s'installa pour exercer l'art dentaire au Boulevard du Régent à Bruxelles. Le 12 janvier 1847, il procéda à l'extraction d'une dent chez une femme de 26 ans, grâce à un appareil qu'un certain Elphick, de Londres, lui avait expédié. Quelques jours plus tard, un chirurgien, dont les

expériences réalisées à l'aide de vapeurs d'éther n'avaient pas donné de résultats probants, fit appel à Alex et lui demanda d'anesthésier des malades avec son appareil.

Alex écrivit une Notice sur l'emploi de la vapeur d'éther, comme moyen d'anéantir la douleur pendant les opérations chirurgicales, dans laquelle l'appareil d'Elphick est représenté. Le premier appareil d'inhalation des vapeurs de l'éther d'origine belge a été construit par Auguste de Hemptinne fils et fut présenté à l'Académie de médecine le 24 février 1847. Il fut suivi par un autre modèle, construit cette fois par F. Defays, de Verviers.

Une autre innovation belge intéresse également l'Art dentaire : il s'agit du pulvérisateur dénommé « Coryleur », inventé le 18 décembre 1893 par Émile Guilmeth, négociant de Bruxelles. Cet appareil était réservé à l'anesthésie au chlorure d'éthyle. Grâce aux différents ajutages vissés sur cet appareil, les chirurgiens-dentistes pouvaient insensibiliser presque toutes les dents, y compris les dents postérieures."



Gérard Braye

— La coutellerie chirurgicale : une spécialité parisienne ?

"La coutellerie chirurgicale existait à Paris déjà depuis le XVI^e siècle. La Ville Lumière a longtemps été la capitale mondiale de la médecine et de la chirurgie. Avec l'apparition de l'anesthésie et de l'asepsie au milieu du XIX^e siècle, une demande instrumentale va suivre et va faire basculer la coutellerie chirurgicale artisanale au stade de petite industrie de haute qualité. Paris restera toujours le grand centre d'innovation et de production de la coutellerie chirurgicale."

— Les Belges avaient-ils leur place dans ce milieu ?

"Au début du XIX^e siècle, dans la région de Gembloux, près de Namur, se trouvait déjà un centre important de la coutellerie belge. Un certain Louis Mathieu (1817-1879) y fera son apprentissage. Il s'établira ensuite à Paris et dominera la révolution chirurgicale en cours, aux côtés de Frédéric Charrière et Georges Luer. Louis Mathieu se fera particulièrement remarquer pour son dynamisme, ce qui fait que les collectionneurs retrouvent souvent des instruments de haute qualité marqués Mathieu.

Louis Mathieu sera secondé par ses fils qui continueront avec une maison très active jusqu'à dans les années 1920. Il gardera toujours de nombreux contacts avec la Belgique où il retournera souvent. Il y fera d'ailleurs de nombreuses communications pour présenter ses nouveautés. Les Belges savent honorer leurs grands hommes : désormais, une rue de Belgrade (Namur) porte son nom et son buste est présent dans un parc de Namur." ♦

Louis Mathieu, honoré par les Namurois

